



## POESIE.

### A MON FRÈRE GODEFROY.

Navis .....  
 Peddas incolumem, precor,  
 Et serves animæ dimidium  
 mea. HORATIUS.

Soufflez plus doucement, zéphirs aux fraîches ailes,  
 Vents fougueux, taisez-vous, ne troublez pas les eaux.  
 Vaisseau, porte avec soin vers ces rives si belles  
 Celui qui, pour moi seul, a su braver les flots.

Horace en écrivant à son ami Virgile,  
 Plein d'indignation, maudissait autrefois  
 Le premier qui, domptant l'élément indocile,  
 Osa risquer ses jours sur un fragile bois.

Pour moi, je suis porté, dans le plaisir extrême  
 Que j'éprouve à te voir, ô mon cher Godefroy,  
 Non pas à mépriser, mais à célébrer même.  
 Les grands noms de Papin, de Fulton, de Jouffroy.

Par leur art admirable, en effet, chaque année,  
 Sur un de nos vaisseaux, vastes palais flottants,  
 Je te vois revenir, à l'heure fortunée  
 Où le charmant zéphir chasse les noirs autans.

Dans mon petit réduit où si souvent je pleure,  
 Je ne possède rien pour distraire mes yeux ;  
 Tout ici du chagrin annonce la demeure :  
 Les meubles sans façon, et les murs nus et vieux.

Mais en te revoyant, tout prend un air de fête ;  
 Les murs semblent s'orner, le silence s'enfuit ;  
 C'est la pauvre maison du hameau qui s'apprête  
 A recevoir quelqu'un qu'on respecte et chérit.

Mon front toujours chargé de soucis, de tristesse,  
 Qui vers la terre, hélas ! s'incline lourdement,  
 Devient pur et s'élève en signe d'allégresse.  
 Et seuls mes yeux diraient tout mon contentement,

Dans nos longs entretiens qu'au sein de la nuit même,  
 Nous prolongeons souvent seul à seul, cœur à cœur,  
 Lorsque nous repassons des souvenirs que j'aime,

Il me semble goûter un céleste bonheur.

Pour quelque temps je perds toute sombre pensée,  
 Et savoure à loisir de la paix les douceurs ;  
 Mon cœur s'épanouit comme sous la rosée,  
 On voit vers le matin s'épanouir les fleurs.

Et tu me laisses lire au fond de ta belle âme :  
 Oh ! pour moi quel bonheur de savoir tes secrets !  
 Ta confiance, ami crois-le, c'est un dictame  
 Dont tu ne peux savoir les magiques effets.

Puisque tu m'aimes, viens, viens plus souvent encore  
 Me visiter ainsi sous mon modeste toit ;  
 Car loin de toi l'ennui me trouble et me dévore,  
 Viens, car tu sais comment ton frère te reçoit.

Je me sens tout joyeux, lorsque sous ma fenêtre  
 L'hirondelle s'en vient, par ses gazouillements,  
 M'annoncer que bientôt, bientôt vont apparaître  
 Les jours délicieux d'un fortuné printemps.

Je suis heureux encor lorsque, dans le bocage  
 Devenu dès longtemps un morne et triste bois,  
 J'entends les doux accents du rossignol sauvage  
 Retentir dans les airs pour la première fois.

Mais lorsque tu viens, toi, c'est alors un délire  
 Sois fidèle au retour quand l'hiver aura fini !  
 Alors, je redirai peut-être sur ma lyre  
 Mes plus doux sentiments, de même qu'aujourd'hui.

Il est vrai, quand tu pars je sens de la tristesse ;  
 Mais combien mon bonheur fut-il encor plus grand !  
 Ah ! reviens donc souvent, tandis que la jeunesse  
 Te laisse ses trésors ; oh ! oui, reviens souvent.

### MADRIGAL

Je parle un peu trop rarement ?  
 Ami, n'en cherchez point les causes :  
 Je me prive de tant de choses  
 Quand je vous fais taire un moment.

M.

M.